

## La Malédiction du Bélier

“ Leurs têtes.. elles ont l’air bizarre tout à coup...”

Le rire de Papi éclata comme le tonnerre. Je sursautais mais il ne me remarqua pas. Entièrement penché sur la brebis, il passa un dernier coup de tondeuse et lui tapa le derrière. Elle courut vers le champ rejoindre les autres moutons imberbes.

Papi cracha.

“Tu verras, dans quelques mois, tout sera revenu comme avant. C’est pour leur bien. Imagine si tu portais ton manteau d’hiver tout l’été, tu aurais trop chaud, non ? Bon.”

Sans plus faire attention à moi, il fit entrer la suivante. Je l’observais depuis le haut de mon ballot de paille.

En quelques coups de main, la laine vola autour de lui et transforma le mouton en une autre bête, blanche et maigre.

J’avais passé mes vacances à suivre Papi dans toutes ses tâches à la ferme. J’avais vu des vaches naître, des poulets plumés et des cochons saignés, assez pour dégoûter n’importe quel enfant. Pourtant, ce fut la tonte des moutons qui me poussa pour la première fois à sortir de la grange avec une envie de vomir.

A l’extérieur, les derniers se pressaient dans le petit couloir qui menait au bâtiment, ignorant le sort qui les attendait. Je détournais le regard de honte et m’enfuit vers une autre partie de la ferme.

Toute la journée, je ressassais les événements de la matinée. Je ne pouvais rien avaler. Papi essaya de me rassurer, m’expliquant patiemment pourquoi c’était une action nécessaire et sans douleur, mais ça ne m’atteignait pas. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais leurs yeux vides et leurs oreilles horizontales, leur museau allongé qui, une fois la laine enlevée, devenait si disproportionné qu’ils semblaient appartenir à une autre espèce.

J’y repensais toujours en m’endormant, si bien que je ne fus pas étonné de me réveiller avec des bêlements dans les oreilles. Au bout de quelques minutes, je réalisais que les cris étaient réels.

Nous étions tard dans la nuit, je ne savais pas quelle heure exactement. La pleine lune inondait ma chambre d’une clarté fantastique, je voyais comme en plein jour. Toute la maison était plongée dans une immobilité qui contrastait avec la cacophonie ambiante.

C’était comme si cent moutons criaient sous la fenêtre. Un vrai concert de hurlements qui se répondait en canon. Chaque seconde, de nouvelles voix s’y ajoutaient et amplifiaient le son. Je me bouchais les oreilles, mais elles continuèrent malgré tout, jusque sous sa tête, si fort que les fondations en tremblaient.

Je sautais de mon lit et allais tambouriner à la porte voisine. Mami sortit en serrant sa robe de chambre contre elle. Je tentais de l’avertir, mais elle se contenta de me fixer sans comprendre, encore à moitié assoupie. Quand j’eus fini mon explication frénétique, le silence nous enveloppa. Il n’y avait plus aucun bruit.

“ Il arrive qu’on puisse entendre les animaux jusqu’ici.., dit-elle “

“ Mais là c’était super fort ! Et ils étaient plein, c’était comme s’il chantaient !”

Elle se frotta les yeux. Sa voix était pâteuse et ses mouvements lents, elle avait du mal à émerger.

“ Il n’y a plus rien, Nathan, tout va bien. La prochaine fois que tu fais un cauchemar, attends un peu avant de venir nous voir, d’accord ? Tu verras la peur passera toute seule. Bonne nuit trésor.”

Elle ferma la porte derrière elle avant même de terminer sa phrase. Dépitée, je retournai dans mon lit. Je me roulais dans les couvertures et laissai la honte me submerger. Papi et Mami allait se moquer de moi, demain, j’en étais sûr. Je fermai les yeux et formulai le souhait de ne jamais me réveiller.

Je commençais à somnoler quand les cris reprurent. En réponse, je cachais la tête sous les couvertures. C’était un cauchemar, juste un cauchemar !, me répétais-je en tremblant. D’un moment à l’autre, je m’attendais à voir un de mes grands-parents ouvrir la porte et me dire qu’ils l’entendaient aussi, mais personne ne vint.

Je sentais la menace vibrer sous ma peau, harceler toutes les cellules de mon corps. Comme je ne pouvais plus le supporter, je décidais d’aller voir par moi-même. Dehors, la lune était si brillante que je n’avais même pas besoin de lampe. A mesure que je m’approchais de la grange, je remarquais des battements sourds qui accompagnaient le chant et faisaient frémir la terre. Mon cœur martelait contre ma poitrine au rythme des tambours. De la lumière éclairait l’arrière du bâtiment.

Je longeai la grange jusqu’à l’angle du mur. Le vent tourna et avec lui une odeur de brûlé envahit mes narines. Dissimulé contre la paroi, je passai la tête de l’autre côté. Debout sur leurs deux pattes, les moutons nus tournaient en rond dans une danse endiablée. Ils levaient leurs sabots en avant et les rebaissaient au rythme de leurs pas. Au centre, un feu de joie gigantesque crachait des langues oranges vers le ciel. Tout en haut, comme né des flammes, un gigantesque bélier noir aux cornes courbées hurlait de sa voix la plus grave. En réponse, les moutons livraient leurs clameurs au chef d’orchestre.

J’observais la scène bouche bée. J’aurais dû m’enfuir aussitôt, mais mes jambes étaient paralysées et j’étais fasciné. Pendant ce temps, la musique continuait, toujours plus rapide et plus puissante, féroce et tribale.

Soudain, je sentis quelque chose me frôler le doigt. Une araignée était montée sur mon index et se dirigeait vers le dos de ma main. Je criai en reculant et la secouai pour la faire tomber.

Quand je relevai les yeux, la musique s’était arrêtée. Tous les moutons me regardaient. Ils ne dansaient plus. Le grand bélier planta ses yeux rouges dans les miens. Il hurla une note finale et toutes les voix le rejoignirent en harmonie.

Je me retrouvai dans ma chambre sans me souvenir de comment j’étais revenu. J’étais debout devant mon lit, mes chaussures au pieds. Il n’y avait plus de bruit dehors. Etait-ce un rêve ? Un délire ? Je retirai mes chaussures et retournai à mon lit en priant pour que le sommeil me délivre de mon angoisse.

Les premiers jours furent difficiles. J’essayai d’expliquer ma détresse à mes grand-parents, leur racontai ce cauchemar qui me faisait suer à chaque fois que

j'éteignais la lumière. Mamie ne me crut pas, Papi rigola. Peut-être que si leur réaction avait été différente, j'aurais pu leur parler de mes inquiétudes. Nous aurions remarqué ensemble les premiers symptômes. Auraient-ils pu être guéris, si j'avais demandé de l'aide plus vite ? Ou cela n'aurait-il fait que provoquer plus tôt les événements à venir ?

Le petit garçon qui avait vu les moutons danser grandit d'une façon inexplicable. Les cheveux bruns et raides peu à peu se bouclèrent. Leur couleur passa de châtain à blond et leur volume tripla. Sa peau devint blafarde, son nez s'allongea. Ses yeux noisettes devinrent clair et ses pupilles s'étirèrent.

Au début, je remarquais à peine les changements. J'étais déjà occupé avec ma taille, qui était toujours trop petite et ma voix toujours trop aigue, pour m'inquiéter de cette lente transformation.

Mais comme le savent encore tous les collégiens, les autres, eux, le remarquent et il ne fallut que quelques mois pour que tout le monde me connaissent sous le nom de "gueule de mouton".

Quand il a été admis que je n'avais aucune modification génétique qui pouvait expliquer cette puberté étrange, j'entrepris de les cacher. Avec l'aide de ma mère, je me teignais et me coupais les cheveux toutes les deux semaines. Je commençais à porter des lentilles et elle m'apprit à appliquer du fond de teint.

Une organisation militaire et quelques changements d'école furent nécessaires pour arrêter l'harcèlement que mon apparence avait engendré. Mais si les autres me laissaient tranquille, moi je continuais à vivre dans la honte. Je me sentais trahi, sali par ce visage qui n'étais pas le mien. Je regardais mes premiers poils naître aussi blancs et drus que de la laine avec horreur et répugnance.

Ma mère voulait me rassurer. Elle refusait d'attribuer la faute à un mauvais rêve. Selon elle, c'était plutôt la preuve que j'étais spécial, unique. Comme je voyais que ça l'inquiétait, je commençais peu à peu à la tenir à distance de ma détresse. En fait, je ne parlais plus à personne. J'étais devenu un ermite.

Chose à noter quand on est le seul atteint d'une maladie - ou, dans mon cas, d'une malédiction, c'est qu'il n'est pas simple de distinguer un symptôme d'une conséquence ou d'une coïncidence. Je notais tout ce qui m'arrivait, au cas où. Les cauchemars, symptôme ou conséquence ? Les crises de panique, n'importe quand, dès que je croisais le regard d'un passant ? La peur de sortir de chez moi, l'envie de mourir ou de vivre dans le noir ? Ce rire bizarre qui sonnait comme un bêlement, ces articulations douloureuses, ce petit doigt un peu trop tordu, cet ongle en pince qui ressemblait à un sabot, est-ce que c'était là avant ?

Malgré les années, je continuais de nourrir un ressentiment contre cette nuit où tout avait commencé.

Je n'avais jamais osé retourner chez mes grands-parents. Je ne les ai plus jamais vu. Leurs relations tendues avec ma mère m'ont facilité les choses.

Mais la mort change les passions. Quand Papi est décédé, j'ai prétendu être très malade pour ne pas assister à l'enterrement. J'aurais fait pareil pour Mamie mais

Maman ne me laissa pas faire. “Tu viendras”, m’a-t-elle dit quand elle ne put plus retenir ses larmes, “même si je dois t’y traîner moi-même.”

C’est ainsi que, dix ans après mon dernier séjour pendant lesquels j’avais réussi à ne pas m’approcher d’un seul ovin, je revins dans cette maison où mon malheur était né.

Plus personne n’y habitait, mais eux étaient encore là. Une nouvelle génération les avait remplacés, mais ils avaient le même regard.

Le jour de la tonte tombait la semaine suivant l’enterrement. Comme plus personne n’était là pour s’en occuper, le voisin s’était proposé. Je regardais le fils s’en occuper pendant que dehors, Maman discutait avec le père. Il était intéressé pour récupérer le cheptel et le champ, elle négociait féroce.

Voir les moutons tondus n’était pas aussi effrayant que dans mes souvenirs. Ils ne me remarquaient pas plus que les autres êtres humains. Je ne savais pas à quoi je m’attendais. Au fond de moi, j’étais déçu.

Qu’est-ce que cette vue était banale ! Les brebis inoffensives étaient loin des bêtes malsaines qui m’obsédaient depuis mon enfance. Était-il possible que je me sois fourvoyé ? Ce physique disgracieux n’était-il qu’une simple coïncidence ? Était-je assez sot pour avoir, pendant tout ce temps, traîné une simple malchance génétique comme on porte une croix ?

Alors que je dormais dans mon ancien lit, le souvenir de cette nuit me tourmentait encore.

Il me revint comme un rêve de fièvre. Dedans, j’étais debout au milieu de ma chambre. Mon corps était adulte mais dans mon cœur, j’avais de nouveau onze ans. Par la fenêtre, le chœur de bêlement résonnait, surpuissant. Une horreur primitive tournait autour de moi et menaçait de me dévorer.

Sauf que ce n’était pas la première fois. On m’attendait. Je devais me mettre en chemin.

Une nouvelle fois, je remontais cette pente et je longeais cette grange. L’herbe avait mouillée mes chaussures et je sentais mes pieds se refroidirent alors même que la chaleur du brasier réchauffait mon visage.

Les moutons étaient là, comme prévu. Ils dansaient autour de leur dieu Bélier, en harmonie. Leur communion était si belle que j’avais envie de pleurer. Je ne me cachais pas cette fois. Ils savaient que j’étais là. Je m’avançais vers eux; je n’avais plus peur.

Les bêtes continuèrent de tourner sans faire attention à moi. Le bélier descendit du feu et pencha ses gigantesques cornes vers moi. A son contact, je sentis ma malédiction disparaître. Mes doigts se retractèrent et mes oreilles s’allongèrent. Tout à coup, je perdis l’équilibre et retomba sur mes sabots. J’étais guéri.

Il m’aida à me relever et tous m’accueillèrent dans la famille. Pour la première fois depuis toujours, je riai à en perdre le souffle. Enfin libre ! Et nous dansèrent tous ensemble jusqu’au lever du soleil.